

A circular logo with the text "LE PORTE VOIX" in white on a blue background, positioned in the upper left corner of the image.

LE PORTE
VOIX



ITINÉRAIRE D'UN ÉTUDIANT EN FAC

COMMENT J'AI SURVÉCU À L'UNIVERSITÉ

ANTHONY ALEXANDRE

ITINÉRAIRE
D'UN ÉTUDIANT
EN FAC

Comment j'ai survécu
à l'université

ANTHONY ALEXANDRE

ITINÉRAIRE
D'UN ÉTUDIANT
EN FAC

Comment j'ai survécu
à l'université

Enrick 
— ÉDITIONS —

© Enrick B. Editions, 2019, Paris
www.enrickb-editions.com

Tous droits réservés

Réalisation couverture : Comandgo

ISBN : 978-2-35644-358-8

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

Préface

« Tu quoque mi fili »

Jules César, à propos de Brutus

Il y a des étudiants qui marquent un enseignant : Anthony Alexandre en fait partie. Quand il venait à mes cours, c'est-à-dire assez rarement, tapi dans l'ombre au fond de l'amphi, il n'hésitait pas à donner son avis, pesait les arguments, le pour, le contre... Cet étudiant, je l'ai eu en licence 1, puis en licence 2 et enfin en master 2. Au fur et à mesure, je l'ai vu évoluer. Là où nombre d'étudiants rentrent dans le moule pour réussir, Anthony a su rester fidèle à lui-même et ne jamais se renier, tout en avançant assez brillamment dans ses études.

Finalement, c'est à la fin de son master 2 que j'ai appris à le connaître. Un jour, il a sollicité un rendez-vous – jusqu'ici, rien de plus banal. Il m'a proposé de diriger sa thèse sur le terrorisme, ce que j'ai immédiatement refusé, même si (et justement parce que) le sujet et son profil me plaisaient. En effet, Anthony était en lice pour décrocher un contrat doctoral, donc le financement de sa thèse. Or, avoir un petit maître de conférences comme directeur de ses travaux est nécessairement un mauvais point pour un dossier. Déjà qu'il avait l'audace de faire une thèse en droit pénal,

matière conspuée par nos chers collègues universitaires... En plus, même si mon brûlot *Chronique d'un maître de conférences* (Enrick B. Éditions, 2017) n'était pas encore publié, je n'étais déjà plus trop en odeur de sainteté parmi mes pairs de l'université.

Qui voudrait d'un directeur de thèse n'ayant pas décroché le Graal (l'agrégation), s'interrogeant sur les techniques d'enseignement et œuvrant pour la démocratisation du droit ?

Eh bien, Anthony Alexandre, pardi ! Il a refusé mon refus, m'a répondu qu'on l'avait prévenu mais que, pour reprendre mes mots lorsque j'évoquais mon propre cheminement, une thèse, c'était avant tout une rencontre. Même s'il n'atteignait pas son but, un statut universitaire digne de ce nom, « le bonheur résidait dans le chemin, non la destination » (citation approximative de Lao-tseu)...

Sans qu'il soit possible de prouver un quelconque lien, il n'a pas eu de contrat doctoral, mais est devenu mon docteur, puis mon chargé de travaux dirigés. Il a toujours été un soutien indéfectible, présent dans les bons comme les mauvais moments. Je pourrais chanter des louanges sur son implication, son investissement auprès des étudiants, mais je préfère conter une anecdote plus personnelle. Jusqu'alors, je pensais (bon, d'accord, je pense encore) être un bon enseignant en droit pénal (peut-être même un peu plus que ça...), et je m'étais toujours dit, moi qui n'ai jamais dit non à un cours, que, tel un footballeur, il ne faudrait pas faire la compétition de trop, ne pas trop m'user dans des trains pour aller enseigner à travers toute la France, et me concentrer sur l'essentiel. Ces derniers mois, j'ai été happé par toutes sortes d'événements heureux ou non, personnels ou professionnels, et j'ai trop dit oui. Je me suis retrouvé avec un emploi du temps où les cours se chevauchaient. J'ai donc demandé à Anthony de me remplacer. Il a accepté. Il était malade, mais il a accepté. Lorsque j'ai revu mes étudiants,

ils m'ont assuré que le cours s'était bien passé. À la pause, j'ai même entendu deux d'entre eux discuter. Ils avaient préféré son cours au mien. Quelle outrecuidance, quel toupet ! L'élève avait dépassé le maître, il avait tué le père, Brutus avait assassiné César... Bref, quelle immense fierté j'ai alors ressentie !

Quelques semaines plus tard, j'ai convié Anthony, tout jeune avocat, à venir présenter le métier à mes nouveaux petits, les étudiants de licence 1, et là, c'est tout un symbole, je lui ai tendu le micro et lui ai cédé la parole et mon amphi...

Son livre est à son image : irrévérencieux et impertinent ! Il ne nous cache rien de sa vie d'étudiant, il peint l'université actuelle comme une jungle qui se transforme rapidement en zoo et évoque cet outil de manipulation qu'est le café (de mon temps, c'était la pause « café-clope »). Si vous suivez ses conseils vous arriverez... à destination. Laquelle ? Tout dépendra de vous. L'université est une machine à uniformiser, il faut réussir à garder sa singularité et profiter de cette jeunesse pour chercher et trouver son propre chemin, tout simplement. Cet ouvrage est une main tendue. Il est d'utilité publique et devrait être rendu obligatoire, c'est le guide de survie de l'étudiant !

Il y a des amis qui marquent une vie : Anthony Alexandre en fait partie.

Mikaël Benillouche

Maître de conférences HDR des universités
Directeur des études de Sup Barreau

Prologue

Il est 8 heures quand je pénètre dans ma salle de cours ce mardi matin. Enfin, ce n'est pas « ma salle », mais celle que la fac de droit d'Amiens m'a attribuée pour assurer un cours de rattrapage en droit de la famille, la neige ayant empêché mon dernier cours d'avoir lieu. Il est encore beaucoup trop tôt pour que la salle soit correctement chauffée, il fait un temps glacial en cette journée de février. Il fait si froid que mes étudiants gardent encore leur écharpe et, pour les plus frileux, leurs gants. Je regarde leurs visages fatigués, ils ont dû se coucher tard, c'est courant à leur âge, quelle qu'en soit la cause. La raison de leur résistance face au désir naturel de se coucher à 22 heures est rarement très orthodoxe...

Tant pis, je dois me lancer, je leur sors le fameux « Sortez une feuille et un stylo ». À cette phrase, pourtant banale, je vois leurs petits yeux s'écarquiller et devenir ronds de surprise. Ces seuls mots ont suffi à leur faire comprendre qu'ils allaient subir une interrogation surprise. Cela ne devrait pourtant pas tant que cela être une surprise, puisqu'ils étaient au courant qu'un examen aurait lieu au cours du semestre. Malgré tout, ils me dévisagent subitement comme un tyran, un bourreau, celui qui s'apprête à les emmener à l'échafaud. La semaine dernière encore, ils me voyaient sûrement comme ce type qui, huit ans en arrière, était à leur place et comprenait donc leur situation. « Il est jeune et il

porte de vulgaires baskets. Pas de panique à avoir, il ne sera pas comme tous les autres. »

Cette vision a brusquement changé au moment où j'ai dû répéter, pour effacer les derniers sourires de ceux qui croyaient encore à une blague, qu'il fallait effectivement sortir une feuille et un stylo. En l'espace de quelques secondes, je suis devenu un prof dans toute sa mesure, avec notamment l'obligation de sanctionner d'une note le travail des étudiants.

À 8 h 03, alors qu'ils composent, je les regarde, ces jeunes adultes – ou vieux adolescents – qui subissent la dure loi de l'université. Subitement, je me replonge dans mes premières années de droit pour essayer de comprendre pourquoi un fossé s'est creusé entre nous.

Comment en suis-je arrivé là ? Comment, en huit ans, suis-je passé de l'autre côté du miroir ? Comment suis-je devenu le « prof » ? Comment suis-je passé d'« Anthony » à « Monsieur » ? Comment ai-je réussi le passage d'une première année de droit de 800 personnes à une année de master comptant quinze étudiants ? Comment, enfin, du petit étudiant rêveur, suis-je devenu le jeune avocat plein d'espoir et d'aplomb ?

Pour me remémorer ces souvenirs, ces longues années de droit, jalonnées de nombreuses péripéties parfois drôles et parfois tristes, je me suis replongé dans mes vieux journaux de bord.

Ces journaux de bord sont en réalité une façon plus virile de nommer mes journaux intimes, me donnant ainsi l'impression d'être un marin, un soldat ou un explorateur qui raconte le monde qui l'entoure. Comme eux, moi aussi j'écrivais, lors de mes premiers jours à la fac, des pages et des pages de descriptions de l'univers si particulier qui m'entourait, tantôt agréable, tantôt hostile. « Jour 1 », « Jour 2 », « Jour 3 », prenant même parfois la peine d'affubler ce récit, bien souvent sans intérêt, d'un titre évocateur.

Évidemment, je ne risquais pas ma vie comme le marin, le soldat ou l'explorateur. Les seules blessures qui, de temps à autre, me pendaient au nez étaient la coupure par feuille de papier, la chute caractéristique des premières beuveries entre camarades, ou encore les tendinites du fait d'avoir porté trop de livres de droit.

En tout cas, pour ce qui est des blessures physiques bien sûr, puisque les blessures morales, elles, sont parfois aussi importantes que celles que peuvent subir les marins, les soldats et les explorateurs. Ces derniers font fréquemment face à la dure loi de la sélection naturelle : le marin n'est rien face à l'immensité de certaines vagues, de même que le soldat tombant dans un guet-apens et l'aventurier subissant une morsure de serpent venimeux. Quant aux blessures morales, ces trois types de personnes en ont également : la peur de la mauvaise pêche, l'annonce d'une mobilisation à l'étranger ou l'impossibilité matérielle d'explorer davantage.

L'étudiant, lui, ne mourra pas d'un 0/20, mais risque pourtant de périr face à une machine bien huilée : la sélection. Celle-ci n'est pas naturelle mais plutôt sociale... Et contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette machine infernale est beaucoup plus dangereuse que la vague, le guet-apens et le serpent réunis.

Ce que je m'appête à vous raconter est chevaleresque par certains aspects. Lorsque l'on m'a proposé de mettre au propre mes carnets de bord et de les publier, j'ai d'abord hésité. Je me demandais qui pourrait bien être intéressé par ce que j'ai à raconter. C'est donc en toute humilité que je m'appête à vous faire le récit de mes huit années de droit. En aucun cas je n'ai la prétention de vous donner des conseils sur la meilleure façon de passer avec brio les années les unes après les autres, ou encore de réussir tel ou tel concours. Je ne ferai que raconter ma méthode, mes astuces, mes réflexes, mes impressions, à charge ensuite au lecteur d'en faire ce que bon lui semblera.

J'espère simplement que vous prendrez plaisir à la lecture de ces pages, notamment ceux qui n'ont pas eu la chance ou l'envie de découvrir ce monde universitaire, et, que chez les plus jeunes, je ferai naître l'envie de faire des études... mais pas forcément en droit, car il faut être fou pour s'engager dans cette voie.

Le seriez-vous suffisamment ?

CHAPITRE I

L'émancipation

« Le baccalauréat est le certificat que donne l'État et qui atteste à tous que le jeune Untel ne sait absolument rien faire. »

Paul Valéry

Tous les ans, c'est le même cirque : à partir du mois de mai, les médias nous ressortent le même décompte : « Plus que soixante jours avant le baccalauréat. » C'est généralement cette phrase, pourtant douce et nostalgique pour ceux qui ont préparé le reportage et ceux qui le verront, qui génère immédiatement une crispation dans l'estomac des futurs bacheliers. Cette annonce sonne le glas des après-midi détente sur l'herbe à contempler les premiers ciels bleus d'avril et de mai. Il faut se mettre à réviser toute une pléiade de matières, y compris la philosophie, quand bien même les terminales ne comprennent pas comment il est possible de la réviser autrement que, justement, en dissertant entre amis sur l'herbe sous un ciel bleu. D'ailleurs, c'est durant cette période de révisions que certains lycéens commencent à dire haut et fort que cette situation désagréable sera bientôt terminée, que bientôt ils seront à la fac et que tout ira pour le mieux. Je me rappelle encore en avoir parlé avec une amie qui, par la suite, s'est retrouvée en droit avec moi.

Elle m'avait lancé :

— Tu as déjà commencé à réviser, toi ? Parce qu'il ne nous reste que 31 jours, tu sais...

— Non pas du tout, avais-je répondu. Je m'en fiche du bac, d'ailleurs. C'est complètement stupide d'avoir un millier de matières inutiles. Pourquoi devrais-je réviser la philo qui ne me servira à rien d'autre qu'à meubler une conversation ? L'année dernière, c'était pareil, j'ai révisé la SVT alors qu'excepté pour ma culture générale, je n'en aurai pas la moindre utilité. Qu'est-ce que cela peut me faire qu'Édith Piaf ait été accro à la morphine et que la substance grise de son cerveau ait été dérégulée ? De toute façon, au diable les mathématiques, quand j'irai en droit, je n'aurai plus à réviser toutes ces conneries, je vivrai de vieux grimoires et d'eau fraîche.

— C'est quoi, un grimoire ?

— Un bouquin dans lequel tout est écrit de manière compliquée, je crois. Les gens en droit doivent tous en avoir.

— Mouais... Apparemment, on n'a que vingt heures de cours par semaine !

Personne ne se doute que l'année du bac est celle des derniers moments paisibles de notre vie, pour ceux qui travaillent juste après comme pour ceux qui partent à la fac. Certes, la vie post-bac est plus exaltante – et c'est à ce moment-là que les souvenirs commencent à s'accumuler – mais il s'agit des derniers moments où l'on a encore l'innocence d'un adolescent rêveur et qu'on prend encore plaisir à ne rien faire.

Cet art de ne rien faire atteint son paroxysme à ce moment-là. Même si par la suite j'ai longtemps cherché à ressentir de nouveau ces sensations, je n'y suis plus jamais parvenu. Aujourd'hui, ne rien faire sonne pour moi comme un gaspillage. Pourtant, à l'époque, le gaspillage était justement de faire quelque chose d'autre que ne rien faire. Ne rien faire était pour nous faire ce qu'il y avait de mieux.

Les médias ne lâchent pas les terminales avant le bac. À chaque épreuve, des journalistes et des spécialistes peuplent les plateaux de télévision et les stations de radio. Ils commentent les sujets comme un sommelier commenterait un cépage : « Un grand cru en philosophie cette année, directement inspiré de l'actualité ! Cette référence à Pascal, incroyable ! »

Le terminal est surexposé médiatiquement. Il s'en plaint, déjà que ses parents ne le laissent pas tranquille, il ne manquait plus que le reste du monde lui rappelle qu'il affronte la plus grande épreuve de sa vie... du moins, jusqu'à cet instant.

Le deuxième acte de ce cirque national survient pendant les résultats. Fleurissent alors sur tous les supports audiovisuels les mêmes images de néobacheliers qui pleurent, hurlent de joie et s'expriment avec émotion au téléphone avec leur mère. C'est toujours la même chose à les entendre : « J'y croyais pas du tout... Pour moi, je ne l'avais pas. »

C'est un moment solennel que les Français aiment respecter, tel un rite initiatique, comme si, dans une tribu, vous deveniez un homme et que le bac était l'adoubement de la part du chef de cette tribu. Les premiers concernés commencent alors, dans les jours qui suivent, à dire que « finalement, le bac, tout le monde l'obtient, ce n'était pas grand-chose ».

Ce qu'ils ne savent pas, c'est que ce moment de surexposition sera le dernier dans leur scolarité et que, par la suite, ils seront seuls face à l'équivalent de deux baccalauréats par an. S'ils s'engagent à l'université, ils tomberont dans l'anonymat complet, les télévisions ne parleront pas de leurs partiels, ils seront engloutis dans un monde où seuls leurs proches et leurs compagnons de galère pourront comprendre ce qui se trame.

Le bac est la première étape vers l'émancipation. C'est à la fois le ticket de sortie d'un ancien monde et le ticket d'entrée d'un nouveau. C'est le billet qui valide le contrat de bail qu'on a quasiment signé avec le propriétaire dans la ville où on part étudier. Coïncidence d'agenda, il est obtenu quasiment en même temps que celui qui ouvre un nouveau monde : le permis de conduire. Avec eux, on est armé pour affronter ses rêves, quitter sa région, ses parents, bref, devenir un adulte.

En ce qui me concerne, j'ai quitté mon village d'environ 2500 âmes perdu dans l'Oise et des parents surprotecteurs. Après avoir passé un été à travailler comme maçon et couvreur, j'entamai mon périple universitaire. Les cours commençaient le 2 septembre. Le 1^{er} septembre seulement, je prenais la route pour rejoindre Amiens. Moi qui n'avais jamais passé plus de deux jours de suite dans une grande ville, voilà que je devais désormais apprendre à y vivre cinq jours sur sept. Autant dire que le choc fut terrible : terriblement agréable, bien sûr !

Les parents s'imaginent que ce départ constitue le premier de nos sacrifices. Effectivement, les étudiants qui veulent réussir doivent en faire beaucoup, mais en aucun cas le départ de chez soi n'en constitue un. Au contraire, ce sont là les premières saveurs de liberté. Je me rappelle pour ma part avoir été dans l'obligation d'emménager le jour même, en urgence, puisque les cours commençaient le lendemain. Je me suis donc installé dans ma nouvelle chambre de neuf mètres carrés, mise à disposition par le CROUS. Je me souviens encore du regard d'effroi de mon père qui découvrait à quel point ma chambre était exiguë. La dimension devait vraisemblablement être celle d'une cellule de prison, si ce n'est que, contrairement à une cellule, une chambre du

CROUS n'est attribuée qu'à une seule personne. J'imagine que les parents sont toujours choqués de voir ces chambres, surtout quand d'autres étudiants plus favorisés se retrouvent dans un beau studio ou un T2 en plein centre-ville, ou, pour certains, habitent encore dans la grande maison familiale. Néanmoins, si les parents sont choqués, tel n'est pas le cas de l'étudiant qui commence d'ores et déjà à voir dans ces neuf petits mètres carrés un véritable coin de paradis. Je pense sincèrement que tous les étudiants se rappellent la première nuit qu'ils ont passée dans leur premier « chez eux ». Je me souviens d'avoir dégusté un délicieux plat réchauffé au micro-ondes, étant entendu que les étudiants de première année qui savent cuisiner ne sont guère nombreux. Il s'agissait de nuggets fades, sans véritable goût, si ce n'est celui de l'humidité non évaporée par le micro-ondes. Qu'importe, ce jour-là, ces nuggets avaient un goût de caviar.

Ma télé ne captait que des chaînes allemandes, dont une qui diffusait le film *300*, ce péplum du réalisateur Zack Snyder narrant l'incroyable histoire d'une poignée de Spartiates qui affrontèrent 10 000 Perses. Évidemment, les Allemands ont cette mauvaise habitude de doubler certains films ; je contemplais donc le roi Léonidas qui hurlait, dans la langue de Goethe, ses discours d'encouragement restés célèbres. Je ne comprenais pas le fond, parvenais néanmoins à en ressentir l'émotion. Moi aussi j'étais prêt à affronter, non pas 10 000 Perses, mais un amphithéâtre de 450 étudiants. Le lendemain, je découvrais la fac de droit.

J'avais passé l'été à rêvasser à ce que serait la fac. C'était tout naturel comme réaction, puisque ce n'est tout de même pas rien de passer du lycée au monde des étudiants. Je garde un souvenir assez tendre de cette période, d'autant plus que je doute sincèrement que les jeunes bacheliers contemporains puissent tous la ressentir.

En effet, avec la mise en place de Parcoursup, j'ai cru comprendre que la donne était différente. Certains n'apprennent désormais leur affectation qu'après l'été. Outre le fait que, d'un point de vue matériel, ce doit être tout simplement l'enfer, ne serait-ce que pour trouver dans les temps un endroit où loger, la machine à rêves des jeunes bacheliers est bloquée durant l'été.

À peine sortent-ils d'une première grande épreuve qu'ils sont confrontés à la première marche de la sélection des étudiants. En fonction des notes obtenues au lycée, le bachelier a plus ou moins de chances d'être affecté rapidement au sein d'un établissement. C'est d'ailleurs assez ironique que cette plate-forme recueille les « vœux » des étudiants, comme si finalement il s'agissait d'une forme de père Noël bis à qui l'on formule ses désirs. Un père Noël qui ne vous récompense pas forcément du fait de vos mérites. Et, pour ce qui est de Parcoursup, être sage n'aura aucun impact...

L'idée même de cette plate-forme n'est pas négative en soi, si ce n'est que la situation du futur étudiant est prise en compte en fonction d'un environnement scolaire qui n'a rien à voir avec ce qui l'attend. Le lycée est en effet diamétralement opposé au système universitaire. Il n'est d'ailleurs pas rare de constater que certains mauvais lycéens s'épanouissent dans le système universitaire. La construction du programme d'enseignement est également différente puisque, quand bien même vous choisissez une filière au lycée, on vous demande d'être un tant soit peu polyvalent. Celui qui se destine à aller en fac d'art n'a, je pense, que faire de certaines matières à gros coefficient du lycée.

Pour autant, cette évolution n'est pas surprenante : elle élargit un système bien français de sélection aveugle qui, je le pense vraiment, n'a pas encore atteint son paroxysme. Désormais, l'ensemble des professions à fortes responsabilités sont soumises à des épreuves de concours. Le

système récompense aujourd'hui les rats de bibliothèque, les fameuses « bêtes à concours ». C'est la raison pour laquelle il n'est pas surprenant qu'une énarque candidate au second tour d'une élection présidentielle parle de bravitude...

Toutes les machines subissent parfois quelques bugs.

CHAPITRE 2

Le jour J

*« De la maternelle à l'université et retour à la maternelle.
Vous avez là le parcours intellectuel
des cinq derniers siècles ou à peu près. »*

Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*

Déjà enfant, les premières journées à l'école ont une saveur particulière. Pour certains, c'est un véritable déchirement alors que, pour d'autres, c'est la découverte d'un tout nouveau monde. Quoi qu'il en soit, qu'un enfant soit angoissé à l'idée de se séparer de ses parents ou excité par celle de se faire de nouveaux camarades, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit pour lui, à n'en pas douter, d'une journée spéciale.

La rentrée en première année d'université, c'est un peu pareil. La majeure partie des étudiants sont excités à l'idée de découvrir ce nouvel univers, de se faire de nouveaux amis même si, en même temps, ils craignent la sphère dans laquelle ils pénètrent. Ce n'est plus comme au lycée où l'on se retrouve à quatre ou cinq cents personnes. Ce n'est plus cet endroit où, au bout de quelques semaines, on reconnaît l'ensemble des différents visages qui composent la mosaïque qu'est le lycée. En première année de droit, les étudiants sont susceptibles de croiser de nouveaux visages

tous les jours jusqu'à la fin de la très courte année scolaire. C'est particulièrement déboussolant.

Le 2 septembre 2010, le jour de ma rentrée, je me rappelle avoir passé une bonne demi-heure devant mon armoire pour choisir quel style vestimentaire j'allais adopter. Pour moi, cette première journée était décisive. J'ai toujours pensé que les étudiants étaient extrêmement attentifs à tous les détails qui les entouraient ce premier jour. Je voulais donc véhiculer une bonne image auprès de mes camarades. Après cette demi-heure de réflexion, j'ai enfin choisi une chemise à ma convenance, même si – je dois l'avouer – je n'en avais que deux. Personne au lycée ne se souciait de porter une chemise. À la fac, c'est différent, on veut tout de suite grandir plus vite et adopter les codes sociaux des adultes, même si c'est inutile. Tellement vain que les mois suivants, ces engagements vestimentaires ne tiennent pas et que le bon vieux sweat refait son apparition, en même temps que les premières angoisses d'ailleurs.

Un premier jour en fac de droit, c'est avant tout trois heures de présentation dans un amphithéâtre bondé. Les néoétudiants le savent puisqu'ils ont en tête ces fameux discours de leurs aînés qui sont passés par l'université : « Tu sais, si tu n'arrives pas une heure avant le début du cours, tu seras assis sur les marches... » C'est à force d'entendre ces petites réflexions qu'on commence à imaginer la fac comme un monde impitoyable.

La présentation de trois heures débutait à 9 h 30. Je me rappelle que je commençais à me diriger vers ma voiture à 7 h 30. J'habitais à cinq minutes de la fac, mais qu'importe, je voulais parer à toute éventualité. Jus d'orange en main, je fis jouer les clefs et le moteur commença à tourner. Je me dirigeais vers la fac. À trois cents mètres, je me rappelle que je devais tourner sur la gauche. Problème : la main qui

tenait le verre était la même que celle sur le volant. Il était 7 h 38 et j'avais renversé le reste de mon jus d'orange sur mon pantalon. Ma chemise blanche était éclaboussée. J'avais pourtant passé du temps à la choisir... Heureusement ce jour-là j'avais décidé d'être optimiste. Je suis donc revenu chez moi pour prendre la deuxième chemise, la grise, que j'ai dû combiner avec un pantalon noir. J'allais finalement me rendre à cette présentation avec des couleurs sombres, je devais me résigner au pessimisme.

Cette péripétie ne m'a retardé que d'une demi-heure, je suis donc arrivé à 8 heures à la fac, toujours beaucoup trop en avance. Un de mes anciens collègues de lycée m'a aperçu et m'a rejoint. Il était plus vieux et avait redoublé deux fois. Majeur au lycée, il était l'un des rares à avoir déjà le permis depuis longtemps. Il dégageait une certaine assurance et c'est exactement ce qu'il me fallait pour cette première journée.

« Salut, ça va ? » m'a-t-il lancé, avant de me confier qu'il n'était pas dans son assiette. « J'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'ai enchaîné clope sur clope. Franchement, la fac, c'est pas fait pour moi, il faut travailler comme des dingues. Et puis le droit, tu sais... ça ne mène à rien. Je ne veux pas être avocat qui plus est, ils se suicident tous à ce qu'il paraît. »

Les rôles étaient inversés, je devais rassurer le type le plus cool de mon ancien lycée, celui qui conduisait déjà, qui fumait et buvait sans se soucier des conséquences. Une forme de modèle de l'ancien temps venait de s'écrouler en quelques minutes, rattrapée par la pression. Je me suis senti obligé de le reconforter, de lui payer un café et de lui dire que tout allait bien se passer. Après tout, ce n'étaient que trois foutues heures de présentation, pourquoi diable paniquait-il autant ?

Finalement, après la présentation, il s'est empressé d'aller voir l'administration pour changer de voie et aller en fac de langues. Il parlait couramment anglais parce qu'il avait

passé quelques années en Afrique grâce au travail de son père. Il était effrayé et souhaitait se rassurer en allant dans une fac pour apprendre une langue qu'il maîtrisait autant que le français. C'est assez ironique de quitter la fac de droit pour une fac de langues, car l'apprentissage du droit peut s'apparenter à l'apprentissage d'une nouvelle langue...

La présentation du premier jour n'a rien de bien méchant. Au contraire, l'enseignant qui s'en charge sent qu'il a en face de lui un amphithéâtre rempli de brebis effrayées. C'est la raison pour laquelle il emploie un champ lexical doux et rassurant. Il répète plusieurs fois qu'en droit, un étudiant doit s'adonner à plusieurs heures de travail et à une grande discipline s'il veut réussir. Pour autant, certaines thématiques sont soigneusement évitées, comme l'avenir par exemple, ou encore les examens. Cet enseignant rassurant n'était toutefois que celui de la première partie de la présentation. Un second est venu nous expliquer que l'année allait être apocalyptique, qu'il y aurait du sang et des larmes. Avec du recul, je me dis simplement que ces deux enseignants jouaient un remake du bon vieux « bon flic, mauvais flic ».

En réalité, ce qu'il fallait nous dire à cette époque, c'est que certains, quels que soient leurs efforts, seraient broyés par la machine de la sélection. On leur dira parfois qu'ils ont un esprit brillant et des idées pertinentes mais qu'importe, ils seront dans l'incapacité d'apprendre par cœur des cours secondaires complètement inutiles. N'aurait-il pas été incroyable et scandaleux de diplômé quelqu'un qui ne sait pas comment fonctionne le régime seigneurs et des vassaux au Moyen Âge ?

À la sortie de cette présentation, je me rappelle avoir été abordé par une jeune femme qui m'a demandé si je voulais l'accompagner au restaurant universitaire. J'ai immédiatement accepté. Je dois avouer qu'elle était particulièrement belle, mais surtout, à deux, on se sentait plus forts pour

découvrir le fonctionnement du restaurant universitaire que tout le monde appelle « le RU ».

Assis à table, nous évoquions le bac, encore frais dans nos mémoires, et la région d'où nous venions. Quelques minutes plus tard, une fois notre garde baissée, nous nous sommes laissés aller à raconter nos angoisses quant à l'avenir. À partir de ce moment, même si je ne lui ai jamais avoué, je me suis senti moins seul. Je repensais à mes premiers cours de CP, lorsque l'on aborde l'ère paléolithique et que l'enseignante nous explique que ce qui a permis aux hommes de vaincre les mammoths, c'était leur union. Repenser à la manière dont de simples bipèdes ont réussi à devenir les rois de la chaîne alimentaire en s'associant me confortait dans l'idée de me faire des alliés à la fac. À partir de ce moment, nous étions deux et nous ne nous sommes jamais quittés.

Après le repas, il était temps de découvrir les fameux tableaux de présence-absence des enseignants ainsi que les emplois du temps. Arrivés en face de ces derniers, une étudiante de première année nous a interpellés. Elle était redoublante, ce qui en faisait une forme de « sachant ».

Je lui ai demandé pourquoi elle avait redoublé, si la fac était si dure que ça, et quels avaient été ses résultats au bac. C'était ridicule de lui demander ses notes au bac tant cet examen n'a rien à voir avec ce qui nous attend à la fac, mais c'était pour moi une forme d'unité de mesure pour évaluer son niveau. Secrètement, j'espérais qu'elle me dirait quelque chose du type : « Oh non mais moi, tu sais, j'ai été au rattrapage et j'ai dû quémander pour avoir le bac, je n'ai vraiment pas le niveau. En revanche, toi, tu as de l'avenir parce que tu as eu une mention assez bien à ton bac. »

Évidemment, ça ne s'est pas passé comme ça.

Elle m'a répondu : « J'ai eu un bac S avec mention mais bon, ce n'est pas la question. Effectivement la fac, c'est ultra

difficile. Je bossais deux à trois heures par jour à la bibliothèque universitaire après les cours. Mais même comme ça, je n'ai jamais réussi à valider mes deux semestres. C'est hyper dur et il y a beaucoup de concurrence, les gens qui t'envoient des cours font exprès de t'envoyer des versions modifiées contenant bon nombre de fautes pour te plomber. »

En réalité, et avec du recul, ces fameuses trois heures par jour à la bibliothèque universitaire n'étaient pas réellement efficaces. Je l'ai souvent revue par la suite et, quand elle faisait comme elle l'avait dit la fermeture de la bibliothèque, c'était avant tout pour pouvoir terminer sa discussion avec son voisin de table.

Je suis sûr qu'ils parlaient de l'incroyable système des ordalies unilatérales dans l'ancien droit. Ou alors d'aller boire un verre. Oui, à cette époque, Tinder n'existait pas et les gens perdaient encore du temps à faire semblant de communiquer pour le plaisir de la conversation...

Quoi qu'il en soit, dire que cet échange devant les tableaux ne m'avait pas glacé le sang serait mentir... Je me rappelle avoir appelé mes parents, juste après, pour leur dire que je ferais mon maximum pour m'en sortir, mais que, finalement, le bac, c'était déjà bien, non ? Après tout, j'avais déjà fait beaucoup plus que quasiment l'entièreté de ma famille, ce qui était une forme d'exploit.

Aujourd'hui, je souris en pensant à ces moments de panique qui vous prennent à chaque fois que vous parlez avec un étudiant plus vieux. Ils ont toujours cette fâcheuse tendance à jouer les gros durs en expliquant qu'ils reviennent de l'enfer. Naïfs que nous sommes en première année, nous les regardons comme des héros revenus d'une espèce de guerre.

Eux aussi, en troisième année ou en master, faisaient de même avec les plus vieux, élèves avocats ou déjà dans

le monde professionnel. C'est bel et bien ainsi que fonctionne cette chaîne de la peur. À son sommet se trouve généralement un enseignant qui, s'il est avenant et soucieux d'exercer correctement son métier, saura trouver les mots pour rassurer. Dans le cas contraire, les étudiants se retrouveront aigris en master en disant qu'il n'y a pas de place pour eux et qu'ils sont la génération sacrifiée. Comme s'ils étaient les premiers à dire cela...

Quelques jours après la rentrée, vous vous retrouvez à devoir assister à énormément de cours et à préparer des TD. Ces TD, diminutif de « travaux dirigés », sont des espèces de fascicules contenant des textes à étudier et des exercices à préparer. L'étudiant en droit dispose d'une semaine environ pour préparer ces différents exercices avant une séance de deux heures y afférant.

Ces cours sont différents de ceux en amphithéâtre, car ils sont dispensés dans de petites salles ne contenant, au maximum, qu'une quarantaine d'étudiants. Mais surtout... ces cours sont obligatoires. Au bout de deux absences injustifiées, l'étudiant est dos au mur : s'il est absent encore une fois, il sera déclaré défaillant. Être déclaré défaillant est une forme de *game over*. La bourse attribuée par le CROUS peut être retirée à ce type d'étudiant. Autant dire que ce sont des séances assez importantes, raison pour laquelle il faut soigneusement les préparer et ce, d'autant plus qu'elles font l'objet d'un contrôle continu. Les cours d'amphithéâtre, eux, ne sont sanctionnés d'un examen qu'en fin de semestre, et la présence n'y est pas contrôlée.

Pour résumer, en TD, il faut être au point tout au long du semestre. Mais dans cette lutte sans relâche, l'étudiant doit tout de même se préserver des moments de joie. Il se noie donc dans un monde parallèle : celui de la nuit.